

**Le rôle du hasard dans l'économie narrative de *Los Trabajos de Persiles y Sigismunda*  
(1617) de Cervantès**

Sandra DUARTE

Université Blaise Pascal (CERHAC), Clermont-Ferrand II

*Los Trabajos de Persiles y Sigismunda* de Cervantès<sup>1</sup> est un roman d'aventures amoureuses et humaines qui relate le voyage tourmenté d'un couple d'amants sans cesse séparés et réunis. L'intrigue est déterminée par l'aventure, le voyage, l'amour, c'est-à-dire des domaines dans lesquels l'Homme peut être soumis à des forces extérieures, voire devenir le jouet des circonstances et du hasard. Le hasard sert à désigner tout événement fortuit ou tout concours de circonstances inattendu, imprévisible ou inexplicable. Dans *Le Persiles*, il apparaît dans les différentes rencontres, retournements de situations et est désigné par les termes de « suerte », « ventura », « ocasión », « dicha » ou encore « fortuna ». De par son omniprésence dans le roman posthume de Cervantès il semble intéressant d'étudier son rôle dans l'économie narrative du roman. Le hasard n'a-t-il qu'un rôle structurel, ne sert-il qu'à relancer l'action ? Se présente-t-il comme un opposant ou un adjuvant au voyage des personnages et à leur relation amoureuse ? Les personnages sont-ils les jouets du hasard ou parviennent-ils à tirer profit des circonstances ?

Pour Pierre Civil, fortune et hasard régissent « le développement de l'action et son dénouement »<sup>2</sup>. Les retournements de fortune, les rebondissements permettent de créer une véritable poétique de la surprise et de capter l'attention du lecteur selon le principe d'*admiratio*<sup>3</sup>, et d'alimenter le suspense<sup>4</sup>. Pour Jean Canavaggio, le *Persiles* se présente presque entièrement « comme une suite serrée de coups du sort »<sup>5</sup>.

Le premier livre du *Persiles* est le récit d'une véritable errance, le groupe de personnages voyage au hasard dans la barque qu'a achetée Ricla. Ils sont portés d'île en île par le vent jusqu'à l'île de Golandia (chapitre 11) où ils retrouvent Arnaldo et se donnent comme objectif de rejoindre l'Espagne. À la fin du livre II, Arnaldo doit laisser Auristela précipitamment pour voler au secours de son père, roi du Danemark, et ainsi défendre sa

---

<sup>1</sup> Miguel de Cervantès, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, édition de Carlos Romero Muñoz, Madrid, Cátedra, 2003. Il s'agit de l'édition utilisée pour toutes les citations.

<sup>2</sup> Pierre Civil, *La prose narrative du Siècle d'Or espagnol*, Paris, Dunod, 1997, p. 44.

<sup>3</sup> Ce que Thomas Pavel nomme « la surprise de vivre », *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003, p. 68.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 65-66.

<sup>5</sup> Miguel de Cervantès, *Œuvres romanesques complètes II. Nouvelles exemplaires. Persiles*, Jean Canavaggio (dir.), Paris, Gallimard, 2001, p. 991 et 1011.

patrie. C'est là un nouvel exemple de péripéties romanesques qui, dans le *Persiles*, se conjuguent avec les revirements de Fortune. Arnaldo est obligé de frustrer son désir de suivre Auristela jusqu'à Rome pour ne pas risquer de perdre son statut de prince. Dans le cas contraire, il ne pourrait plus prétendre à l'amour d'Auristela qu'il veut faire reine du Danemark. Il précise que si la « ventura no se le mostrase a él buena en cobrar su reino » (p. 430) et que s'il perdait la vie en défendant son royaume, Auristela serait tout de même considérée comme la reine veuve d'un prince. La « ventura » à laquelle Arnaldo se réfère n'est autre que la Fortune qui agit sur l'océan de la vie des personnages<sup>6</sup>, sur cette mer qu'Arnaldo sillonne. Ce qui régit le destin d'Arnaldo c'est la « ventura », elle décide de sa vie et ne lui permet pas de trouver la stabilité en s'unissant à Auristela. Pour Jean-Marc Pelorson, ce qui est manifeste « c'est que les personnages, qu'ils soient principaux ou secondaires, sont sans cesse dépossédés de la maîtrise de leur destin. »<sup>7</sup> Le médisant Clodio critique cette vision de la fortune en laissant entendre que c'est Arnaldo lui-même qui provoque par son attitude ce qui lui arrive :

—¿Qué hace aquí este Arnaldo, siguiendo el cuerpo de Auristela como si fuese su misma sombra, dejando su reino a la discreción de su padre, viejo y quizá caduco, perdiéndose aquí, anegándose allí, llorando acá, suspirando acullá, lamentándose amargamente de la fortuna que él mismo se fabrica? (p. 308).

Arnaldo souhaite épouser Auristela dès que possible car, s'il meurt dans cette vie aventureuse, il lui laissera sa fortune. Quand il est informé de la situation périlleuse dans laquelle se trouvent son père et son royaume, et qu'il doit abandonner pour un temps Auristela, il se justifie ainsi :

—Para la sin par Auristela quiero ir a ganar lo que es mío y para poder merecer, por ser rey, lo que no merezco por ser amante: que el amante pobre, si la ventura a manos llenas no le favorece, casi no es posible que llegue a felice fin su deseo. Rey quiero pretender, rey la he de servir, amante la he de adorar y si, con todo esto, no la pudiere merecer, culparé más a mi suerte que a su conocimiento (II, 21, p. 423).

Pour Arnaldo, l'amour ne peut perdurer s'il n'obtient pas l'aide de la chance et si le hasard ne joue pas en sa faveur. Pour cette raison, il estime que, si Auristela ne devient pas sienne, il ne

---

<sup>6</sup> Tout comme le pèlerinage à Rome – que le couple de protagonistes dit réaliser – n'est autre qu'un pèlerinage d'amour et une métaphore de la vie. Sur ce point, voir Juan Bautista Avallé-Arce, « Introducción », in Miguel de Cervantes, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, Madrid, Clásicos Castalia, 1969, pp. 23-26.

<sup>7</sup> Jean-Marc Pelorson : « Notice et notes », in Miguel de Cervantès, *Œuvres romanesques complètes II, Nouvelles Exemplaires suivies de Persilès*, Jean Canavaggio (dir.), op. cit., p. 1011.

pourra s'en prendre qu'à la malchance. D'ailleurs, lorsqu'il découvre finalement qu'il a été dupé par le couple de faux frères mais véritables amants, il se résigne :

Confuso, atónito y espantado, estuvo por irse, sin hablar palabra a Persiles y Sigismunda, mas, considerando ser reyes y la disculpa que tenían, y que sola esta ventura estaba guardada para él, determinó ir a verles y así lo hizo (IV, 14, p. 712).

Le récit rétrospectif de Periandro de la course de barques de l'île des pêcheurs (II, 10) donne raison, de manière proleptique, aux propos d'Arnaldo. La course s'achève par la victoire de la barque qui porte le nom de « *Buena Fortuna* » (II, 12), symbole du hasard qui agit et prime sur tout :

–Al Amor, al Interés y a la Diligencia dejó atrás la Buena Fortuna, que, sin ella, vale poco la diligencia, no es de provecho el interés ni el amor puede usar de sus fuerzas [...]. Pero, como las venturas humanas estén por la mayor parte pendientes de hilos delgados, y los de la mudanza fácilmente se quiebran y desbaratan, como se quebraron las de mis pescadores y se retorcieron y fortificaron mis desgracias (II, 12, p. 357).

Le hasard est le symbole de l'instabilité de la vie humaine que le moindre évènement fortuit peut venir bouleverser. Le hasard s'impose aux personnages et s'oppose à leur volonté comme le déclare Auristela :

–Nuestras intenciones se responden y nuestros deseos con honestísimo efeto se están mirando; sola la ventura es la que turba y confunde nuestras intenciones y la que por fuerza hace que esperemos en ella (p. 696).

Dans l'épisode de la course de barques, l'Amour ne peut avoir de fin heureuse si le hasard ne lui est pas favorable tout comme l'Intérêt ou la Promptitude. Les trois barques s'entrechoquent : celle nommée *Interés* brise les rames de celle de l'*Amor* l'empêchant de poursuivre sa course. Ce n'est que grâce à l'intervention de l'astuce, représentée par la barque *Diligencia*, que l'*Interés* ne sort pas vainqueur<sup>8</sup>. Les deux embarcations entrent en collision et perdent la course au profit de la *Buena Fortuna*. Les trois barques du récit de Periandro, *Interés*, *Amor* et *Diligencia* étaient pourtant plus rapides que celle de la *Buena Fortuna* mais, par manque de chance ou par le fruit du hasard, elles se sont retrouvées immobilisées. Le hasard leur a préféré la quatrième barque : « En fin, la Buena Fortuna fue la que la tuvo buena entonces » (p. 351). Effectivement, à chaque fois que les spectateurs pensent connaître le

---

<sup>8</sup> Alfredo Rodriguez, « Algo más sobre las bodas rústicas del *Persiles* y el *Quijote* », *Cervantes: Bulletin of the Cervantes Society of America*, 1990, 10, 1, p. 106.

vainqueur : « ¡Cupido vence, el Amor es invencible! » (p. 349), « ¡El Interés vence, el Interés vence! » (pp. 349-350), un évènement fortuit, une péripétie vient bouleverser la situation.

Il en va de même dans la vie des personnages. Ainsi, c'est l'arrivée de Periandro et d'Auristela sur l'île qui permet aux deux couples de pêcheurs de se marier selon leur désir. Dans le discours que Carino adresse à Periandro pour lui expliquer qu'il est amoureux de Leoncia et non de Selviana (celle qu'il devait épouser), c'est la coïncidence de leur arrivée qui retarde le mariage et laisse espérer une solution : « Por tener milagrosa esta tu llegada, a tal sazón tal coyuntura, que con ellas has dilatado mis bodas, tengo por cierto que mi mal ha de tener remedio » (p. 344). Mais, comme souvent dans le *Persiles*, ce hasard est qualifié, finalement, d'intervention divine : « no por industria, sino por ordenación del cielo, que así lo quiero creer, se estorbó con vuestra venida » (p. 345). Bien qu'il n'ait pas la preuve que ce soit une décision divine, le pêcheur préfère cette explication à celle du hasard.

L'épisode de Feliciano de la Voz est un autre exemple du rôle indispensable du hasard pour la résolution des problèmes dans le domaine amoureux. Pour Jean Canavaggio : « C'est un curieux hasard qui met tour à tour sur leur route [celle des protagonistes] Rosanio et Feliciano de la Voz »<sup>9</sup>. Ainsi, c'est le hasard qui sauve Feliciano de la Voz lors de l'épisode du monastère de Guadalupe (Livre III, chapitre 5). Peu après l'entrée des protagonistes dans le temple consacré à la Vierge, deux hommes poussés par la dévotion entrent à leur tour. Quand Feliciano se met à chanter, les deux voyageurs – le hasard veut qu'il s'agisse de son père et de son frère – reconnaissent sa voix. Le frère veut alors prendre vengeance de sa sœur en la tuant pour avoir fait tomber le déshonneur sur sa famille. Son père le retient car un acte de vengeance serait un sacrilège dans un tel lieu. Le hasard a fait qu'ils se retrouvent dans un lieu saint ce qui va sauver Feliciano ou, pour le moins, retarder la vengeance. Avant que tous ne sortent de l'église, il se produit une autre arrivée fortuite : celle de Francisco Pizarro et Juan de Orellana « les deux gentilshommes auxquels a été confié son enfant »<sup>10</sup>, amis du frère de Feliciano et de Rosanio, l'époux choisi par la jeune fille. Cet évènement sauve Feliciano car Rosanio, arrivé entretemps « à point nommé pour se jeter aux pieds de son futur beau-père »<sup>11</sup>, prend sa défense. Puis, ses compagnons de route font de même en soulignant la sottise de la colère du père et du fils et en annonçant la naissance de l'enfant.

Le hasard, une fois de plus, fait bien les choses car tout est bien qui finit bien ; en l'occurrence, nul besoin semble-t-il de remercier Dieu. Cependant, l'épisode de Feliciano de

---

<sup>9</sup> Jean Canavaggio, « L'Espagne du *Persiles* », *Les Langues Néo-Latines*, n° 327, Décembre 2003, p. 31.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 31.

la Voz fait naître la peur du hasard chez Auristela. Pour Michael Nerlich, Auristela est « tout à fait ébranlée par le récit du mariage secret de Feliciano de la Voz et de sa fuite nocturne »<sup>12</sup> comme le montre sa déclaration à Periandro :

–Los trabajos y los peligros no solamente tienen jurisdicción en el mar, sino en toda la tierra [...]. Esta que llaman fortuna (de quien yo he oído hablar algunas veces, de la cual se dice que quita y da los bienes cuando, como y a quien quiere) sin duda alguna debe de ser ciega y antojadiza, pues, a nuestro parecer, levanta los que habían de estar por el suelo y derriba los que están sobre los montes de la luna. [...] Bien es verdad que la suya no es caída de príncipes, pero es un caso que puede servir de ejemplo a las recogidas doncellas [...]. Todo esto me mueve a suplicarte, ¡oh hermano!, mires por mi honra (pp. 457-458).

Michael Nerlich explique que cette crainte et la demande faite à Periandro permettent de comprendre l'attitude d'Auristela dans le roman :

Cette peur du hasardeux-imprévisible de la vie exprimée par Auristela constitue évidemment une stratégie narrative de Cervantès pour préparer l'évolution du personnage vers sa volonté de fuir le monde, ou autrement dit, pour faire comprendre que l'acceptation de la vie implique nécessairement l'acceptation du hasardeux-imprévisible, et pour souligner l'antagonisme qui oppose Auristela, tournée vers Dieu ou la garantie de sécurité (cherchée aussi bien auprès de Periandro que dans la chasteté et le couvent), à Arnaldo, qui, lui, accepte le hasardeux de l'existence et l'engagement dans la vie concrète<sup>13</sup>.

Les épreuves peuvent être ressenties comme une fatalité puisqu'elles donnent à l'homme l'impression de n'avoir aucune prise sur son destin. Le dénouement de l'épisode du polonais Ortel Banedre dans *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* laisse plus particulièrement cette impression. Celui-ci raconte comment il a tué un homme à Lisbonne et comment, voyant la justice arriver, il s'est réfugié chez une femme qui, par « le même hasard »<sup>14</sup>, était la mère de l'homme qu'il venait d'assassiner. La femme fait preuve de charité chrétienne<sup>15</sup> en ne le dénonçant pas à la justice car elle le lui a promis avant même de savoir qu'il était le meurtrier de son fils. Ortel remercie Dieu de cette chance : « pasó aquella noche dando gracias a Dios » (p. 494). Ortel explique à Periandro le but de son voyage : retrouver sa femme Luisa pour se venger d'elle qui, après l'avoir épousé, lui avait pris son argent et s'était enfuie avec un autre

---

<sup>12</sup> Michael Nerlich, *Le Persiles décodé ou la « Divine Comédie » de Cervantes*, Clermont Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 679.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 679.

<sup>14</sup> Jean Canavaggio, « L'Espagne du *Persiles* », art. cit., p. 31.

<sup>15</sup> Joaquín Casaldueiro, *Sentido y forma de « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, Madrid, Gredos, 1975, p. 156.

homme. Lorsqu'il fait le récit de sa vie, Ortel se plaint auprès du groupe de *pèlerins* de sa mauvaise Fortune qui le conduisit dans une auberge de Talavera où il rencontra la cause de tous ses malheurs, car « c'est le hasard ou la Fortune [...] qui fait aveuglément échouer le bateau de sa vie »<sup>16</sup> :

–[...] pero ya mi suerte, cansada de llevar la nave de mi ventura con próspero viento por el mar de la vida humana, quiso que diese en un bajío que la destrozase toda y, así, hizo que, en llegando una noche a Talavera, un lugar que no está lejos de aquí, me apeé en un mesón, que no me sirvió de mesón, sino de sepultura, pues en él hallé la de mi honra (III, 6, p. 495).

Comme l'explique Michael Nerlich, le choix du lieu de cette rencontre n'est pas anodin : le « mesón » est emblématiquement la représentation de « la vie laborieuse et aventureuse dans laquelle l'homme sur terre, pèlerin éternel, subit “trabajos” et s'épuise avant de pouvoir enfin se reposer dans l'au-delà de la mort »<sup>17</sup>. Ortel fait donc la rencontre de Luisa dans cette auberge et il l'épouse<sup>18</sup>. Mais cette dernière, après lui avoir dérobé son argent, s'enfuit avec Alonso son amant. Apprenant qu'ils ont été faits prisonniers à Madrid, Ortel Banedre pense que cette arrestation, qui lui permettra de se venger, est le fruit d'un hasard chanceux :

–Con un lazo estuve mil veces por ahorcarme; pero la suerte (que quizá para satisfacerme de los agravios que me tiene hechos me guarda) ha ordenado que mis enemigos hayan parecido presos en la cárcel de Madrid (p. 499).

Il se réjouit trop vite. Après avoir été convaincu par Periandro de ne pas prendre sa vengeance pour ne pas être coupable d'un péché mortel, Ortel décide de retourner dans son pays. Cependant, le hasard d'une rencontre à Rome remet Ortel Banedre en présence de Luisa qui le tue d'un coup de couteau dans un geste de défense. À leur arrivée à Rome, les protagonistes reçoivent une lettre de Bartolomé (leur ex-bagagiste) et Luisa. Emprisonnés pour le meurtre d'Ortel Banedre, ceux-ci demandent aux protagonistes d'intercéder en leur faveur. Face à la mort tragique d'Ortel Banedre, le narrateur déclare :

Aquella noche fue la primera vez que Bartolomé y la Talaverana fueron a visitar a sus señores, no libres, aunque ya lo estaban de la cárcel, sino atados con más duros grillos, que eran los del matrimonio, pues se habían casado, que la muerte del polaco puso en

---

<sup>16</sup> Michael Nerlich, *Le Persiles décodé...*, *op. cit.*, p. 327.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>18</sup> Tout l'épisode d'Ortel Banedre est marqué par la violence. Le polonais tue un jeune Portugais parce que celui-ci a eu le malheur de le bousculer ; il épouse de force Luisa qu'il arrache à son fiancé, puis désire la tuer pour se venger de sa fuite avec Bartolomé. Cf. Michael Nerlich, *Le Persiles décodé...*, *op. cit.*, p. 330.

libertad a Luisa y a él le trujo su destino venir peregrino a Roma. Antes de llegar a su patria, halló en Roma a quien no traía intención de buscar, acordándosele de los consejos que en España le había dado Periandro, pero no pudo estorbar su destino, aunque no le fabricó por su voluntad (p. 679).

Ortel Banedre a donc été rattrapé par son destin. C'est bien son destin qui le pousse à se rendre à Rome où se trouvent déjà Luisa et Bartolomé. C'est son destin qui met devant ses yeux l'objet de sa colère et de son désir de vengeance et c'est finalement son destin qui provoque sa mort tragique. Ortel Banedre a été victime de la fatalité puisque ce n'est pas volontairement qu'il s'est retrouvé dans une telle situation comme l'indique l'assertion finale : « no pudo estorbar su destino, aunque no le fabricó por su voluntad » (p. 679). Pour Jean Canavaggio, Ortel Banedre est représentatif des personnages qui « semblent nés sous une étoile qui leur vaudra jusqu'au bout déconvenues et malheurs »<sup>19</sup>.

Il est toujours possible de rechercher une explication rationnelle ou théologique à cette fin tragique. Si le destin a remis Luisa sur la route du Polonais c'est que sa soif de vengeance était plus forte que sa volonté de pardon. La divinité a testé sa vertu et sa volonté mais il n'a pas su résister à la tentation de se venger, à la différence de la mère du Portugais qu'il avait tué (livre III, chapitre 6). Cette femme avait su faire preuve de pardon en ne le dénonçant pas, elle n'avait pas laissé libre cours à sa vengeance<sup>20</sup>. Ortel Banedre n'a pas su tirer un enseignement de cet épisode en prenant l'attitude de cette femme pour exemple<sup>21</sup>, il n'applique pas la doctrine chrétienne de l'amour du prochain ni l'interdiction de l'homicide<sup>22</sup> que lui conseillait Periandro : « Sería mayor caridad perdonarla [...]. Y finalmente, quiero que consideréis que vais a hacer un pecado mortal en quitarles las vidas » (III, 7, p. 502).

Une issue funeste, semblable à celle d'Ortel Banedre, s'était produite auparavant dans le récit des mésaventures de Ruperta (Livre III, chapitre 16). Son valet explique qu'après s'être mariée avec le comte Lambert d'Écosse, Ruperta s'est rendue avec son mari dans une maison de campagne. Malheureusement, les jeunes époux tombent en chemin sur Claudino Rubicón, un prétendant précédemment éconduit par Ruperta. Pour se venger de l'indifférence

---

<sup>19</sup> Jean Canavaggio, « L'Espagne du *Persiles* », *op. cit.*, p. 36.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 27. Jean Canavaggio voit dans cet épisode un ingrédient typique de la *novela cortesana*, à savoir le « mouvement de générosité d'une mère, qui renonce à sa vengeance pour respecter la parole donnée à celui dont elle découvre qu'il vient de tuer son fils ».

<sup>21</sup> Jean-Marc Pelorson interprète cet épisode comme un « avertissement » du Ciel au jeune homme mais ce dernier « au lieu de méditer cette leçon de pardon chrétien et de pardonner à son tour [...] s'obstinera à poursuivre l'épouse infidèle », *Cervantès*, Paris, Éditions Pierre Seghers, 1970, p. 51.

<sup>22</sup> Kenneth Krabbenhoft, *Neostoicismo y género popular*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2001, p. 92.

de la jeune femme à son égard, Claudino tue le Comte, qui, sans cette rencontre fruit du hasard, serait toujours vivant :

–Yendo mi señora Ruperta a holgarse con su esposo a una villa suya, acaso<sup>23</sup> y sin pensarlo, en un despoblado, encontramos a Rubicón, con muchos criados suyos que le acompañaban. Vio a mi señora y su vista despertó el agravio que, a su parecer, se le había hecho, y fue de suerte que, en lugar del amor, nació la ira [...] Rubicón, despechado, impaciente y atrevido, desenvainando la espada, corrió al conde [...] envainándosela en el pecho (p. 588).

Étrangement, le hasard n'implique pas forcément le fatalisme. Ainsi, au moment où Auristela tombe malade (Livre IV, chapitre 9), le narrateur insiste de manière anaphorique sur l'amour véritable du héros : « Sólo Periandro era el solo, sólo el firme, sólo el enamorado, sólo aquel que con intrépido pecho se oponía a la contraria fortuna y a la misma muerte, que en la de Auristela le amenazaba » (p. 686). Face à ce coup du sort, Periandro ne se résigne pas, bien au contraire. En effet, la situation lui permet de mettre en avant ses vertus et de se placer au-dessus<sup>24</sup> de cet autre prétendant d'Auristela, le duc de Nemours qui refuse de faire face à la maladie en évoquant le hasard défavorable, la « ventura » dont il fait un obstacle insurmontable face auquel il se résigne :

–Pues la ventura me ha sido tan contraria, hermosa señora, que no me ha dejado conseguir el deseo que tenía de recibirte por mi legítima esposa, antes que la desesperación me traiga a términos de perder el alma, como me ha traído en los de perder la vida, quiero por otro camino probar mi ventura, porque sé cierto que no tengo de tener ninguna buena aunque la procure (p. 686).

Cette déclaration du duc est terriblement fataliste. Sa résignation montre qu'il pense n'avoir aucune prise sur son destin, sur ce qui lui arrive. À vrai dire, il s'agit ici d'une fuite, d'un prétexte invoqué par le duc pour se libérer. Maintenant qu'Auristela a perdu sa beauté, elle ne l'intéresse plus<sup>25</sup>. Le narrateur ajoutera à son sujet, non sans ironie : « Discreto amante y el primero, quizá, que haya sabido aprovecharse de las guedejas que la ocasión le ofrecía » (p. 687). Le duc de Nemours n'est donc pas victime du destin, d'un coup du sort; au contraire il

---

<sup>23</sup> Définition de l'adverbe « acaso » par Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la Lengua*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, coll. « Biblioteca Áurea Hispánica » (21), 2005, p. 29b : « lo que sucede sin pensar ni estar prevenido decimos haber sido acaso y de improviso ».

<sup>24</sup> Antonio Cruz Casado, « Auristela hechizada: Un caso de maleficia en el *Persiles* », *Cervantes: Bulletin of the Cervantes Society of America*, 1992, 12, 2, p. 103.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 103.

sait saisir l'occasion quand elle se présente, il forge donc lui-même son avenir en tirant profit des opportunités qui s'offrent à lui.

Effectivement, la chance ne se trouve pas, tout comme le hasard elle arrive inopinément, il ne sert donc à rien au duc de Nemours de la rechercher puisqu'il est malchanceux. En revanche, il est toujours possible de partir à l'aventure, le hasard ou la chance se présenteront peut-être alors d'eux-mêmes comme le laisse entendre Ladislao quand il retrouve sa promise Transila sur l'île de Golandia. Cette jeune femme, qui a fui son pays d'origine parce qu'elle refusait une pratique nuptiale honteuse (la défloration de la jeune mariée par les frères de son époux), s'étonne de l'arrivée de son père sur l'île où elle-même vient juste de débarquer. Ladislao lui explique qu'ils sont partis à l'aventure pour la retrouver : « –¿quién le ha de traer [...] sino la ventura que sin vos le faltaba? » (p. 211). Pourtant, pour Ladislao, ce n'est pas la « ventura » – le hasard – qu'il faut remercier mais le ciel : « (gracias sean dadas a los cielos) » (p. 211). Dans cet épisode la fonction première du hasard est de nouer l'intrigue en générant sans cesse de nouvelles aventures et rencontres<sup>26</sup>. En effet, à peine les personnages sont-ils arrivés sur l'île de Golandia que l'arrivée fortuite d'un navire ne leur laisse pas le temps de se reposer. Cet abordage crée un certain suspens : les personnages s'agitent, « alborotáronse todos » (p. 209), curieux de savoir qui est à bord du navire. Le lecteur s'interroge alors, de la même façon que les personnages, sur les occupants et les conséquences de l'arrivée du navire sur l'histoire. Le hasard veut que ce navire soit celui du père et de l'époux de Transila, partis à la recherche de la jeune fille depuis qu'elle a fui son pays. La création de suspens par l'effet du hasard se répète à d'autres moments du roman. Cervantès tire le meilleur parti d'une règle romanesque qui favorise sa conception du roman, mettant ainsi en pratique ce qui sera ainsi théorisé par Françoise Lavocat : « La compréhension de la fortune comme fiction favorise une conception du roman comme art du suspens et imitation de la contingence »<sup>27</sup>.

La causalité peut donc relancer l'action<sup>28</sup> ou retarder le dénouement de l'intrigue principale en introduisant des épisodes interpolés. Les débuts de chapitre étant les endroits privilégiés du discours métanarratif, le narrateur relève cette fonction des intrigues secondaires dans l'*incipit* du chapitre 10 du livre III :

---

<sup>26</sup> Erich Köhler, *Le hasard en littérature. Le possible et la nécessité, Le possible et la nécessité*, Paris, Klincksieck, 1986, p. 28.

<sup>27</sup> Françoise Lavocat, « Les accidents de la nature. Fortune et catastrophes naturelles dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle », communication prononcée au colloque Revers de Fortune : les jeux de l'accident et du hasard au XVII<sup>e</sup> siècle organisé par Florence Ferran et Delia Gambeli à Rome les 29 et 30 septembre 2006, p. 48.

<sup>28</sup> Pierre Civil, *La prose narrative du Siècle d'Or espagnol, op. cit.*, p. 146.

Las peregrinaciones largas siempre traen consigo diversos acontecimientos y, como la diversidad se compone de cosas diferentes, es forzoso que los casos lo sean. Bien nos lo muestra esta historia, cuyos acontecimientos nos cortan su hilo, poniéndonos en duda dónde será bien anudarle (p. 526).

Tel est le cas des histoires de Feliciano de la Voz, d'Ambrosia Agustina, d'Isabela Castrucho, de Renato et Eusebia dans le *Persiles*. Ces épisodes, introduits par le biais de rencontres hasardeuses, gardent un intérêt certain pour la résolution de l'intrigue principale avec laquelle ils entrent en résonance<sup>29</sup>, bien qu'ils contribuent à la retarder. On conviendra donc avec Jean-Louis Brau que les nouvelles, contes et récits intercalés ont une fonction importante dans l'économie romanesque et qu'elles « constituent un prodigieux enrichissement » ainsi qu'une « amplification extraordinaire de la vision du monde »<sup>30</sup> offerte par les auteurs. Pour Jean Canavaggio « cette action du hasard »<sup>31</sup> dans le *Persiles* ne modifie pas « substantiellement le cours des événements »<sup>32</sup> de l'intrigue principale et sert « le plus souvent, à en infléchir passagèrement le déroulement normal »<sup>33</sup>.

Cependant, la fonction axiologique de ces épisodes est importante car ils permettent de développer des réflexions morales ou existentielles sur l'amour, la vertu, le bonheur ou la chasteté. Ils servent parfois de contrepoint et permettent de montrer « l'éventail [...] des contradictions et des faiblesses humaines »<sup>34</sup>. La causalité apparaît également à travers les séparations et les retrouvailles, les ruptures et les blessures, les envoûtements et les maladies dont il faut attendre la guérison. Ainsi le groupe de *pèlerins* doit-il attendre que Periandro guérisse de sa blessure presque mortelle lors de sa chute de la tour (III, chapitres 14-15). Tempêtes, naufrages, rapt, incendies et autres événements surprenants sont autant de facteurs produits par le hasard et producteurs de hasard. Dès le premier chapitre, Periandro est prisonnier des barbares dans une barque qui doit les mener à une autre île. Lors de la traversée une tempête se lève « de improviso » (p. 131) et, brisant l'embarcation, jette ses occupants à l'eau. Par chance, le héros est sauvé de la mort certaine par Arnaldo qui le recueille à bord de son navire.

---

<sup>29</sup> Pour Ana Luisa Baquero Escudero, Cervantès tente d'établir une connexion entre ces épisodes interpolés et la trame principale ; il existe « una relación sin duda, fortuita y debida al azar » qui permet de garder « unida la suerte de todos estos personajes ». Sur ce point, voir Ana Luisa Baquero Escudero, « Personaje y relato en *el Persiles* », in Jean-Pierre Sánchez (coord.), *Lectures d'une œuvre. « Los trabajos de Persiles y Sigismunda » de Cervantès*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 233.

<sup>30</sup> Jean-Louis Brau, *Fonction des nouvelles intercalées dans le roman espagnol au Siècle d'Or*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1991, p. 437. L'étude, qui porte essentiellement sur le *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán et le *Quichotte* de Cervantès, est extensible aux romans néo-grecs.

<sup>31</sup> Jean Canavaggio, « L'Espagne du *Persiles* », art. cit., p. 32.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 36.

Le hasard apparaît également sous la forme d'étranges coïncidences. Constanza avait offert une conserve à un prisonnier (Livre III, chapitre 11) ; quelques chapitres plus loin, lors de son arrivée à Barcelone, Ambrosia Agustina vient la remercier pour cette conserve qu'elle lui avait offerte. Pour Maurice Molho, cette « anagnorisis inattendue, bien que savamment préparée »<sup>35</sup>, permet de créer la surprise chez le lecteur et de « produire une puissante tension narrative qui ne se dénouera qu'au terme d'un récit explicatif »<sup>36</sup>. Pour Joaquín Casaldüero, Cette rencontre invraisemblable est « un buen ejemplo de los azares de la vida, dramáticos e increíbles »<sup>37</sup>.

Un autre épisode est placé sous le signe du hasard dans le récit rétrospectif de Periandro où il raconte comment son navire s'est retrouvé bloqué dans la glace. Après plusieurs jours, les *pèlerins* aperçoivent un autre navire dans la même situation et décident d'aller à son bord voler les denrées qu'il détient. Alors qu'ils prennent possession du navire, ils aperçoivent au loin un escadron de quatre mille hommes armés en marche vers eux « A deshora y de improviso de la parte de tierra » (p. 398). Cette armée est celle du roi Cratilo qui vient prendre possession des cargaisons des navires bloqués dans la glace. Periandro et son équipage, craignant pour leur vie, sont alors menés devant le roi ; au moment où ils comparaissent devant Cratilo, une femme voilée placée à ses côtés dévoile son visage : les captifs reconnaissent alors Sulpicia, rencontrée en mer peu avant. Elle raconte au roi comment les prisonniers après l'avoir sauvée naguère avaient fait preuve de générosité en refusant les bijoux qu'elle leur offrait et en lui fournissant une escorte. À son tour elle leur sauve ainsi la vie. Le hasard fait bien les choses ; Periandro et ses compagnons remercient le ciel, mais c'est grâce à leur générosité et au hasard qu'ils sont sauvés<sup>38</sup>. Tous ces personnages qui traversent les mers et les pays se retrouvent sans cesse, comme si le vaste monde n'était finalement qu'un petit espace clos. Le hasard a pour fonction de nouer l'intrigue, de la complexifier en faisant apparaître de nouveaux personnages.

Dans le récit de Rutilio, le hasard apparaît à plusieurs reprises. Tout d'abord après avoir conquis le cœur de la jeune fille à qui il donne des cours de danse, la « suerte » l'incite à fuir avec elle : « la suerte [...] hizo que, para que los dos nos gozásemos, yo la sacase de en casa de su padre » (p. 185). La véritable raison de cette fugue, à savoir le désir charnel qu'ils ressentent l'un pour l'autre, trouve comme excuse le hasard ou le sort. La punition ne se fera

---

<sup>35</sup> Maurice Molho, « Préface », in Miguel de Cervantès, *Les travaux de Persille et Sigismonde. Histoire septentrionale*, Paris, José Corti, 1994, p. 18.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>37</sup> Joaquín Casaldüero, *Sentido y forma de « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, op. cit., p. 180.

<sup>38</sup> Christine Marguet, *Le roman d'aventures et d'amour en Espagne*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 183.

pas attendre puisque Rutilio est finalement emprisonné<sup>39</sup>, puis il connaît des déboires avec une sorcière et se retrouve finalement à errer en mer jusqu'à aborder à l'île des barbares, où le hasard va inverser son destin. Au milieu de barbares, il feint d'être muet parvenant ainsi à s'intégrer dans leur société où il pensait rester jusqu'à la fin de son existence : « Desta manera he pasado tres años entre ellos, y aun pasara todos los de mi vida sin ser conocido » (p. 194). C'était sans compter sur l'arrivée dans l'île de Periandro, déguisé en femme. Pour fêter l'arrivée de cette nouvelle femme sur leur île les barbares font venir un jeune homme pour le sacrifier. Ces barbares achètent les plus belles femmes car ils sont à la recherche d'une épouse pour l'écu. Selon leurs croyances, celui qui parviendra à ingérer le sang d'un homme sera l'écu qui donnera naissance à un enfant qui conquerra le monde. La conjoncture fait que le jeune homme choisi s'avère être Auristela qui, en révélant sa véritable nature de femme pour sauver sa vie, enflamme le cœur des barbares provoquant une guerre fratricide et l'incendie de l'île. Entretemps, Rutilio libère les prisonniers et se procure une barque pour quitter l'île. Il aurait pu ne jamais savoir qui était à l'origine de sa libération mais le hasard, qui met sur sa route Periandro et Auristela avec lesquels il fera un bout de chemin, change sa perspective d'un avenir de barbare sourd-muet. Rutilio adresse ses remerciements à ses sauveurs, « os doy infinitas gracias » (I, 9, p. 194), puis invoque Dieu et remet son sort et celui de ses compagnons entre ses mains « y agora espero en la [gracia] del cielo, que, pues nos sacó de tanta miseria a todos, nos ha de dar, en este que pretendemos, felicísimo viaje » (I, 9, p. 194). Selon David A. Boruchoff les personnages secondaires (Rutilio, Feliciano, les couples de pêcheurs...) ne se rendent pas compte que Periandro et Auristela sont des agents de Dieu. Ils admirent la beauté et les vertus du couple de protagonistes sans se rendre compte qu'ils sont des élus choisis par Dieu pour les sauver. Pourtant, selon le critique, la croix de diamants qu'ils portent indique qu'ils sont motivés par la foi, cela aurait pu servir d'indice aux autres personnages<sup>40</sup>.

Pour les protagonistes, ces rencontres fortuites salvatrices sont assimilées à des miracles<sup>41</sup>, ainsi l'arrivée du jeune Antonio sorti d'on ne sait où pour les mettre en sûreté. S'agissant d'une sorte de miracle, ce n'est plus le hasard mais le ciel qui est cité : « no se

---

<sup>39</sup> Carlos Romero Muñoz voit dans cet épisode un avertissement dirigé à Periandro et censé le mettre en garde contre la lascivité ; cf. Miguel de Cervantes, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, *op. cit.*, note 11, p. 188.

<sup>40</sup> David A. Boruchoff, « *Persiles* y la poética de la salvación cristiana », in Antonio Bernat Vistarini (ed.), *Volver a Cervantes, Actas del IV Congreso Internacional de Cervantistas*, Palma de Mallorca, Universitat de Illes Balears, Servei de Publicacions, 2001, p. 859.

<sup>41</sup> L'aspect incroyable de ces hasards remet en cause la vraisemblance du récit ; cf. Erich Köhler, *Le hasard en littérature. Le possible et la nécessité*, *op. cit.*, p. 23. L'auteur explique plus loin que le hasard dans la littérature occidentale s'inspirant du roman hellénistique illustre « les voies merveilleuses de la providence » (p. 25), c'est-à-dire les miracles évoqués par les protagonistes de Cervantès.

olvidó el cielo de socorrerles, por tan estraña novedad que la tuvieron por milagro » (p. 156). Dans le récit d'Antonio père, en revanche, les rencontres ne sont pas toujours salutaires. Après être revenu de la guerre riche et honorable, il rencontre sur sa route un personnage qui va provoquer un tournant dans sa vie. Lors d'une fête locale, un « caballero » s'étant montré irrespectueux envers Antonio, celui-ci venge l'affront et lave son honneur à coup de couteau, ce qui provoque la colère des amis de l'inconnu. Antonio doit fuir sa patrie pour ne pas être emprisonné ou subir la vengeance de ces hommes. Pour Antonio, c'est la Fortune qui est responsable d'une telle situation car elle a mis sur sa route cet inconnu ; en réalité, ce sont ses défauts, « el pundonor y la ira », qui sont à l'origine de son exil<sup>42</sup>. Le « caballero » est l'instrument utilisé par le hasard pour provoquer la chute d'Antonio :

–Esta que llaman fortuna, que yo no sé lo que se sea, envidiosa de mi sosiego, volviendo la rueda que dicen que tiene, me derribó de su cumbre, adonde yo pensé que estaba puesto, al profundo de la miseria en que me veo, tomando por instrumento para hacerlo a un caballero (p. 163).

Cet épisode souligne une fois de plus l'instabilité et la fragilité de la condition humaine que le moindre événement ou la moindre rencontre fortuite peuvent changer du tout au tout.

Auristela, séparée de Periandro, est recueillie par un navire dont le capitaine l'informe de la rencontre entre Periandro et Sinforosa sur l'île du roi Policarpo. Le navire ayant fait naufrage à son tour, la protagoniste et ses compagnons embarquent sur un frêle esquif qui échoue fortuitement sur l'île de ce même roi, île où « el azar los ha reunido a todos »<sup>43</sup>. Auristela, qui a failli mourir, reprend ses esprits entre les bras de Periandro et, jalouse, lui pose une question qui surprend tout le monde : « –[...] ¿por ventura, hermano, está entre esta gente la bellísima Sinforosa? » (p. 286). N'ayant pas obtenu de réponse, Auristela réitère sa question : « –Por ventura, hermano, esta hermosísima doncella que aquí va ¿es Sinforosa, la hija del rey Policarpo? » (p. 287). Devenue jalouse et obsédée par cette rivale, Auristela est convaincue que c'est le hasard, « la ventura », qui la mise sur son chemin. L'héroïne a d'ailleurs raison car c'est bien d'elle dont il s'agit.

Dans le *Persiles*, les personnages parfois arrêtés à tort par la justice sont relâchés rapidement. Lors de l'épisode de la mort de Diego Parraces (livre III, chapitre 4), la Santa Hermandad s'empare du groupe de pèlerins dont la culpabilité est rapidement contestée. L'effet de surprise est considérable dans cet épisode car rien ne laisse prévoir qu'un événement tragique

---

<sup>42</sup> Kenneth Krabbenhoft, *Neostoicismo y género popular, op. cit.*, p. 80.

<sup>43</sup> Antonio Azorín, *Con Cervantes*, Madrid, Espasa-Calpe, 1957, p. 49.

(la mort d'un homme poignardé) va se dérouler sous les yeux des personnages<sup>44</sup>. Le lieu est paisible, l'endroit est présenté comme un véritable *locus amoenus* :

Dábales asiento la yerba de un deleitoso pradecillo; refrescábales los rostros el agua clara y dulce de un pequeño arroyuelo que por entre las yerbas corría; servíanles de muralla y de reparo muchas zarzas y cambroneras que casi por todas partes los rodeaba, sitio agradable y necesario para su descanso (p. 464).

La description de ce lieu de repos est si détaillée, si expressive et si vive qu'elle s'apparente à une hypotypose. Comme l'avait annoncé le narrateur juste auparavant, le *locus amoenus* va rapidement disparaître : « nunca los buenos deseos llegan a fin dichoso sin estorbos que los impidan » (p. 464), car une péripétie survient<sup>45</sup>. La situation passe brusquement d'une ambiance paisible à une atmosphère tragique comme le souligne l'expression « de improviso » (p. 464) ; cette rapidité de bouleversement est bien inscrite dans la définition de la *peripeteia* par Aristote :

La péripétie est une révolution subite, produite nécessairement ou vraisemblablement par ce qui a précédé comme dans l'*Œdipe* de Sophocle. On croyait apprendre à ce roi une heureuse nouvelle et le délivrer de ses frayeurs par rapport à sa mère, en lui faisant connaître qui il était, et on fait tout le contraire<sup>46</sup>.

On passe ainsi d'un *locus amoenus* à un *locus terribilis* avec la mort violente du jeune homme qui vient assombrir le tableau : « vieron salir al verde sitio un mancebo vestido de camino, con una espada hincada por las espaldas, cuya punta le salía al pecho » (p. 464). La force de la description est rendue par l'allusion au fait que le meurtre a été exécuté traîtreusement : le jeune homme a été estoqué dans le dos. De plus, l'estoc a été asséné de manière particulièrement violente puisque l'épée l'a transpercé de part en part. On retrouve ici ce qui constitue, comme l'a justement souligné Christine Marguet, les « deux ressorts de l'*admiratio*, plaisir et effroi »<sup>47</sup>.

Le même procédé de « révolution subite » dans l'action est utilisé par Cervantès au chapitre 2 du livre IV. Les personnages entrent dans un bois où « la amenidad del sitio, las fuentes que

---

<sup>44</sup> Joaquín Casaldueiro voit dans cet épisode une exposition du « dramatismo de la vida, el dramatismo del nacimiento, de la llegada al mundo », *Sentido y forma de « Los trabajos de Persiles y Sigismunda »*, *op. cit.*, p. 147.

<sup>45</sup> Pour Christine Marguet, c'est cette « succession de péripéties positives et négatives qui rythme le roman », *Le roman d'aventures et d'amour en Espagne*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>46</sup> Aristote, *Poétique*, traduction de Ch. Batteux, Paris, Imprimerie et Librairie classiques, 1874, chapitre XI : « De la péripétie et de la reconnaissance », p. 17.

<sup>47</sup> Christine Marguet, *Le roman d'aventures et d'amour en Espagne*, *op. cit.*, p. 46.

de entre las hierbas salían, los arroyos que por ella cruzaban » (p. 637) les incitent à s'y reposer. Mais, par hasard, « acaso » (p. 637), Auristela lève les yeux et découvre son portrait accroché à une branche d'arbre ; puis, ce sont des taches de sang qui apparaissent : « en este instante dijo Croriano que toda aquellas hierbas manaban sangre, y mostró los pies en caliente sangre teñidos » (p. 637). Le sang est celui de deux hommes qui sont en train de se battre en duel. Il s'agit, fruit du hasard, d'Arnaldo que les *pèlerins* avaient quitté sur l'île des ermites, et du duc de Nemours qu'ils voient pour la première fois mais dont ils ont déjà entendu parler.

Lorsque Mauricio fait le rêve prémonitoire du naufrage de leur bateau, il conseille à ses compagnons de ne pas retarder pour autant l'heure du départ. Ce rêve apparaît comme un fait du hasard dont la finalité est d'avertir les personnages de se préparer aux événements à venir, d'y faire face et de les accepter. Periandro interprète le songe de Mauricio avec une certaine fatalité en déclarant : « echada está la suerte » (p. 239). Il est conscient qu'il ne pourra rien contre cet événement futur qui tient plus d'une décision divine que du hasard : « haga el cielo lo que ordenado tiene, pues nuestra diligencia no lo puede excusar » (p. 239). Bien qu'il soit averti de ce futur naufrage, Periandro ne peut que l'accepter car il se sait impuissant à détourner l'avenir face à la volonté divine.

Dans leur quête du bonheur, emplies de hasards malheureux et de coups du sort, les personnages trouvent du réconfort dans l'idée que la Providence est la cause de toutes ces coïncidences bonnes ou mauvaises, c'est-à-dire dans la certitude qu'elles ont une cause et un sens. Periandro agit ici en homme « rempli de vraie sagesse [qui] prévoit d'avance ce que le temps peut lui apporter et se prépare d'un cœur ferme à le subir »<sup>48</sup>. Le dénouement même du roman est possible grâce à l'accumulation de retournements de fortune et de réapparitions hasardeuses dans les deux derniers chapitres du roman que Mercedes Blanco résume ainsi :

En pocos instantes y menos páginas, Persiles se desespera por creerse aborrecido de su amada, se entera de que su temido hermano Maximino va a llegar en Roma, se encuentra con Sigismunda dispuesta a consolarlo y con Hipólita que le ofrece sus riquezas, es apuñalado por Pirro el Calabrés, se topa con su hermano que entra en Roma y se casa con Sigismunda por obra y gracia de Maximino, que muere en ese mismo instante<sup>49</sup>.

---

<sup>48</sup> Kazimierz Kupisz, « L'idée de la providence chez Marguerite de Navarre et Jean Kochanowski », in Enea Balmas (coord.), *Il tema della Fortuna nella letteratura francese e italiana del rinascimento*, Firenze, Leo S. Olschki, 1990, p. 409.

<sup>49</sup> Mercedes Blanco, « Los trabajos de Persiles y Sigismunda: entretenimiento y verdad poética », *Criticón*, n° 91, 2004, p. 15.

Ce dénouement précipité rappelle à Mercedes Blanco que « la precipitación altamente improbable del comienzo »<sup>50</sup> se compose « en lenguaje aristotélico [de] tres peripecias, dos reconocimientos, dos o tres coincidencias »<sup>51</sup>. Pour González Rovira cette complexité structurelle a aussi pour but de défendre l'existence de la Providence divine qui donne un sens à ce chaos « sólo aparente »<sup>52</sup> :

La razón humana es incapaz de aprehender en un primer momento el significado de los designios divinos, pero todos los hilos aparentemente inconexos de la narración [...] acaba teniendo un sentido desde la perspectiva final: el desenlace añuda lo disperso y le confiere sentido trascendente<sup>53</sup>.

Le hasard est donc un élément essentiel qui intervient de manière manifeste dans l'économie narrative d'un récit. Ainsi, il a le pouvoir d'accélérer l'action en faisant se retrouver tous les personnages au moment du dénouement, de manière très théâtrale. Le hasard et la fatalité peuvent être invoqués par les personnages comme prétexte à la vengeance pour Ortel Banedre, à l'échec amoureux pour Arnaldo et à la fuite pour le duc de Nemours qui sait tirer son épingle du jeu lors de l'épisode de la maladie d'Auristela. La vraisemblance n'est pas véritablement entachée puisque ces retrouvailles s'inscrivent dans une logique interne ; le lecteur finit donc par s'y habituer. Malgré tout, dans le *Persiles*, la fin semble précipitée, l'auteur mourant l'a certainement hâtée pour être sûr de finir son chef-d'œuvre avant de rendre son dernier souffle. Le rôle du hasard n'est pas de démontrer l'existence du destin ni de souligner la fatalité des événements qui peuvent toucher l'homme au cours de son existence. Son rôle premier est structurel puisque c'est lui qui permet les rencontres et les séparations, les naufrages et les incendies, et toutes les péripéties qui affectent le parcours des protagonistes. La problématique du hasard, telle qu'elle se présente dans le roman posthume de Cervantès, conforte l'opinion défendue par Thomas Pavel selon laquelle le roman questionne la place et le rôle de l'homme dans le monde ainsi que le « rôle du divin dans le monde humain »<sup>54</sup>.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>52</sup> Javier González Rovira, *La novela bizantina de la Edad de Oro*, Madrid, Gredos, 1996, p. 395.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 395.

<sup>54</sup> Thomas Pavel, *op. cit.*, p. 46.